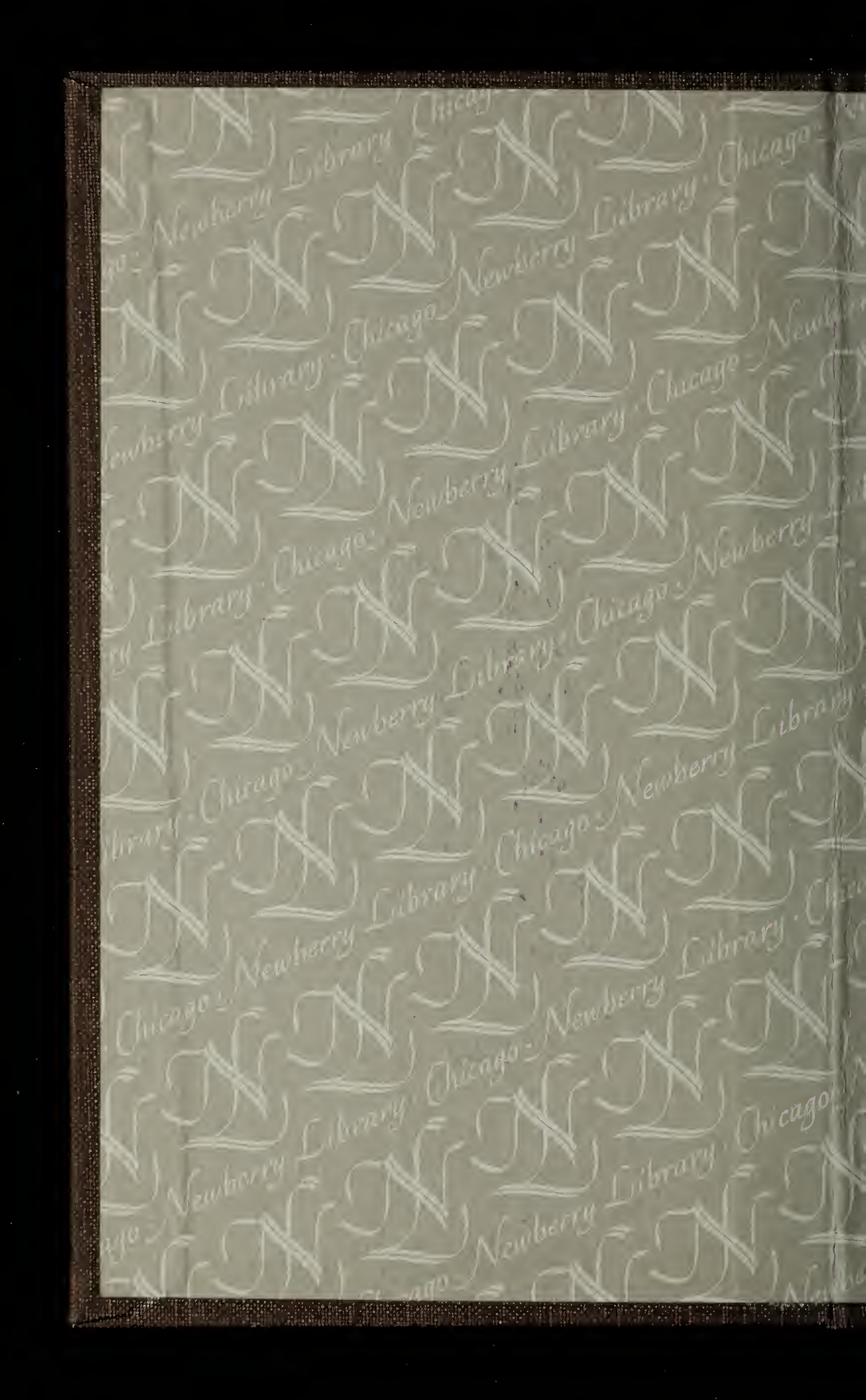

Newberry Library · Chicago


Newberry Library · Chicago



JEAN-BART,

AU NOUVEAU DIRECTOIRE.

Liberté, libertas, F.

Acte d'acusation à dresser contre les directeurs et contre Scherer. — Idées de Jean-Bart sur le secret de l'égorgement de Rastat. — Détails de sa conversation avec un député sur l'état actuel de la République, — Trahison par laquelle la république est vendue, mais nou livrée.

ON fait ce qu'on peut et non pas ce qu'on veut, ce proverbe-là est bien vrai, mille bombes; mais, foutre, puisque l'on peut faire, faisons donc, tonnerre de dieu.

C'est ce que je disais hier à un député que je rencontrai chemin faisant; car quand on marche, on met toujours un pied devant l'autre, et on avance jusqu'à ce

qu'on s'arrête. Ce député donc m'avait la tournure d'un bon républicain, de ces hommes d'affût qui gagne véritablement leur argent, quoiqu'on les paie un peu trop, et si tout est d'un côté, il n'y a rien de l'autre, ça fait que quelquefois on rognogne.

Je disais donc, tonnerre de dieu, citoyen représentant, croyez-vous que cela va bientôt finir ? Pensez-vous que cette dernière affaire nous tire du gachis?

Il me dit : Jean-Bart, il y a tout lieu de croire que tout ira maintenant mieux que jamais, parce que tous les complots se découvrent, parce que toutes les trames sont journellement apperçues; enfin, si nous pouvons étouffer cet esprit méchant qui souffle encore la division, je suis persuadé que la chose publique est sauvée.

Que le bon dieu vous entende, mon brave homme, oui, foutre, qu'il vous entende ! Entre nous, millions d'ouragans, il serait bien foutant qu'après tant de peines, tant de fatigues, tant de travaux, il fallût recommencer tout comme de plus belle.... ça nous ferait rire à l'envers, jurer comme comme des requins, crier comme des bléreaux, et pis encore !

— Mais, Jean-Bart, mon ami, que dit-on de nous dans le public, car enfin, nous ne sommes que trop intéressés à nous entendre avec nos commettans.

— Voilà une question à laquelle il sera fort aisé de répondre, et foutre, je le ferai avec joie, parce que quand on veut entendre la vérité, on est toujours prêt à opérer le bien. Vous saurez donc, citoyen député, qu'avant les derniers changemens, on disait : Mais

qu'est-ce qu'ils font donc ? ils dorment ou le diable m'enlève. Ce silence, cette espèce d'abasourdissement ne nous promet rien de bon. De quel côté sont les conspirateurs ? est-ce le directoire ? est-ce le corps législatif ?

Voilà qu'un beau matin nous entendons parler d'une séance permanente, d'une destitution de directeurs..... Eh ! quel sacré diable ! qu'est-ce que tout cela va devenir ? Les uns disaient : Bah ! il y a long-tems que le directoire et les deux conseils s'aiment comme chiens et chats. La mêche est éventée, c'est le plus fort qui l'emportera. Les autres répondirent avec plus de raison : Nous ne pouvons croire que le bien public dépende du caprice de tel ou tel, et que nous serons la pelotte avec laquelle on jouera la partie. Moi, je disais : Tonnerre de dieu, il y a là-dessous quelque anguille sous roche, attendons, non pas le vent, mais le moment où l'on verra plus clair, car si nous nous lançons en pleine mer avant de savoir si notre lest est bien placé, nous chavirerons...... et vous entendez ce que parler veut dire.

Finalement, voilà la grande bordée qui se lâche de tribord et bas-bord, un bouleversement de tous les cinq cent mille diables.... Eh ! quel tonnerre de dieu ! je vois des mines s'allonger, des visages pâles, blêmes, un oeil éteint, des gens embarrassés.... Foutre ! mais c'est du sérieux ! directeurs démissionnaires, ministres destitués.... Voyons ce que tout ça deviendra ?

Voilà qu'il est clair comme deux et deux font quatre, qu'il existe une jolie petite trahison, que la république est vendue, mais qu'elle n'est pas encore livrée ; il ne

fallait plus que cela pour nous rendre tout-à-fait propres !

Mais, quel tonnerre de dieu ! ces bougres-là nous arranger de cette façon ! Je ne m'étonne plus, millions de cables qui les etrille, je ne m'étonne plus de nos longs revers, de nos pertes continuelles ! Ils ont fait égorger armées, ils ont bu notre sang, mangé notre chair, ils l'ont partagée avec l'anglais ; car c'est l'anglais qui paye la longue coalition contre la France...... Voyez cet infernal Pitt ! ce monstre là qui ose avouer que tant qu'il existera, il travaillera à la ruine de toutes les républiques, il vote l'extermination de la nation française. Allons, foutre, c'est une guerre à mort, il faut s'y attendre, mais c'est à nous à foutre malheur à chiens-là, ils veulent nous enterrer ! Nous enterrerons l'Angleterre, puisque l'on nous force à nous battre, et que toutes les loix de la guerre, ainsi que le droit des gens, sont violés.

D'un autre côté, l'on est moins dupe que jamais de l'assassinat de Rastadt, et on le met sur le dos de qui appartient. On voudrait encore voir M. Schérer entrer en compte avec la république, car, millions de boulingues, si l'on fout sur le tabouret un misérable voleur de montres ou de mouchoirs, pourquoi ne fouterait-on pas en jugement un coquin qui a dilapidé la fortune de la nation ?

Quand on gueulera après tous ces bougres-là, quand on ne fera que demander qu'ils se découvrent, puisqu'ils prétendent qu'ils n'ont rien à craindre, on n'en sera pas plus avancé. Mais à qui appartient l'acte d'accusation ? Ma foi, je crois que la totalité des citoyens

en a le droit ; elle est représentée, c'est donc aux représentans à poursuivre les prévenus et les coupables.

Que de faits contre le directoire infidèle ! Tenez, foutre, voici un raisonnement juste : qu'un soldat aille aux armées, et qu'au moment où le feu va commencer il dise qu'il ne veut point se battre, et qu'on n'a qu'à reprendre son sabre, sa giberne, son fusil, on le regardera comme un plat, un lâche.

A plus forte raison des directeurs, c'est-à-dire, des hommes chargés de grands intérêts, se sont maintenus tant et aussi long-tems qu'il n'y avait point de risque. Voilà Treillard destitué, parce qu'il n'avait point l'espace prescrit par la loi, on s'est apperçu bien tard de ce défaut de formalité, bref, ce qui est passé est passé. Mais voilà que Réveillère-Lépeaux et Merlin vous envoient leur démission, parce que, disent-ils, leur présence au directoire ne fait point plaisir, et que la chose publique en souffrirait. Oui, foutre, quand elle est perdue ! ... perdue pour un moment, car elle s'est retrouvée tout de suite ; mais quel foutu raisonnement de la part de ces messieurs ? C'est précisément comme s'ils disaient : Nous avons foutu le feu à la maison, éteignez-le, si vous pouvez !

Enfin, tonnerre de dieu, que diront-ils pours se justifier ? Voyons ! ils ne craignent rien ! Tant mieux ! ils sont prêts à rendre compte de leur gestion ? Tant mieux, mille millions de fois tant mieux ! C'est sans saus doute pour cela qu'ils ont renoucé à leur place, un directeur qui n'a rien à craindre peut fort bien continuer ses fonctions, et si on l'attaque, son ame pure

comme le ciel, et même plus, se sera bientôt mise au loin devant l'injuste aggresseur. . . .

Il y a certaines questions que l'on ne peut pas faire encore ; mais comment diable a-t-on été si long-tems à découvrir toute la sacrée machine ? Est-ce parce que le coup venait d'être porté, est-ce parce qu'on voulait attendre que la poire fût mûre ! Qu'importe, ça n'a pas mal été aligné.

Mais est-ce qu'on s'en tiendra-là ? Non, parce qu'ils faut absolument que ces messieurs nous disent à telle et telle époque, nous avons fait telle et telle opération ; à telle et telle autre, vos affaires étaient à ce point-ci ou à ce point-là.,.. C'est de telle et telle façon que la guerre avec l'empereur a commencée, que les trèves sont arrivées, que le congrès s'est formé, et qu'il s'est dissout.

Il faut, et il le faut sérieusement ; il faut, dis-je, que ces messieurs nous déclarent pourquoi la guerre contre le turc a-t-elle fait une espèce de diversion. Il faut savoir si, du moment où le général Buonarparte a attaqué les mameloucks, il n'a point été trompé par le directoire, forcé de porter les armes dans les états du grand-seigneur. Ou bien Buonaparte a-t-il voulu faire l'Alexandre, courir de conquête en conquête, et revenir en terminant par un coup plus grand encore. Ce ne sont point des bamboches que ces observations-là, tonnerre de dieu. . . .

Voyons encore pourquoi ces variations de succès en Italie ? Le sort des armes est journalier, je le sais ; Mais de par tous les cinq cent mille diables, peut-on concevoir pourquoi d'abord des victoires constantes,

et puis tout d'un coup, des revers continuels... Enfin, quand chaque déroute n'aurait coûté qu'u soldat, que le bout du doigt d'un soldat, il faut tenir compte à la patrie du sang de cet homme ; à plus forte raison quand on vous avoue des désastres ! quand on peut calculer des pertes considérables, quand enfin un Schérer fait égorger par milliers tant de braves défenseurs de l'état, quand il nage dans leur sang, et qu'il en boit quelques bouteilles à la santé du roi d'Angleterre et de ses amis en France !

Sans doute nos armées n'ont point perdu courage, mais tandis qu'elles soutiennent la cause de la liberté, pourquoi ne trouveraient-ils point des vengeurs ? Ils en trouveront, nos braves frères, ils en trouveront j'aime à le croire, dans chaque membre des deux conseils, dans chaque membre du directoire, dans chaque véritable ami de la constitution.

Et en effet, tonnerre de dieu, ceci est de la plus grande injustice. Voyons, foutre, voyons, que va-t-on me répondre à ce que je vais dire ?

Je suppose qu'il existe une trève entre deux nations. Une partie de nos armées revient à Paris et dans toutes les autres communes. Chaque soldat vous dit : Ecoutez, voilà plusieurs années de suite que je me bat pour vous, et quand je ne me bats point, je suis en marche, de garde, d'avant-poste, en védette au bivac, sur la paille, sur la terre, dans la neige ou brûlé par le soleil. Chaque jour un coup de sabre, une balle, un éclat de bombe peuvent me foutre la tête en déroute, me casser un bras, une jambe, m'estropier pour la vie, m'emporter la mâchoire ou les yeux, voilà tout mon bénéfice. J'ai la gloire devant moi, j'y cours ; mais comme depuis long-tems je fais ce métier-là, j'ai besoin d'un peu de repos : je n'ai point vu ma famille, mon père, ma femme, mes enfans ; faites-moi le plaisir de prendre mon fils, et de vous aller battre un peu pour moi !

Triple dieu, que de bougres répondraient : Citoyen-

soldat, en tout autre chose, en toute autre circonstance, vous pouvez disposer de moi : croyez pourtant que si j'avais de l'argent, je vous en offrirais, si j'avais du pain et de la frippe, je vous en donnerais, si j'avais des habits, je vous en donnerais, mais les malheurs des circonstances s'opposent à tout, et ne me laissent qu'à vous persuader de mon entière et absolue bonne volonté. D'ailleurs, citoyen-soldat, ce n'est pas moi qui vous ai envoyé à la guerre, et je ne puis pas supporter un fardeau que je n'ai jamais voulu placer sur votre dos, ou sur celui d'autrui.

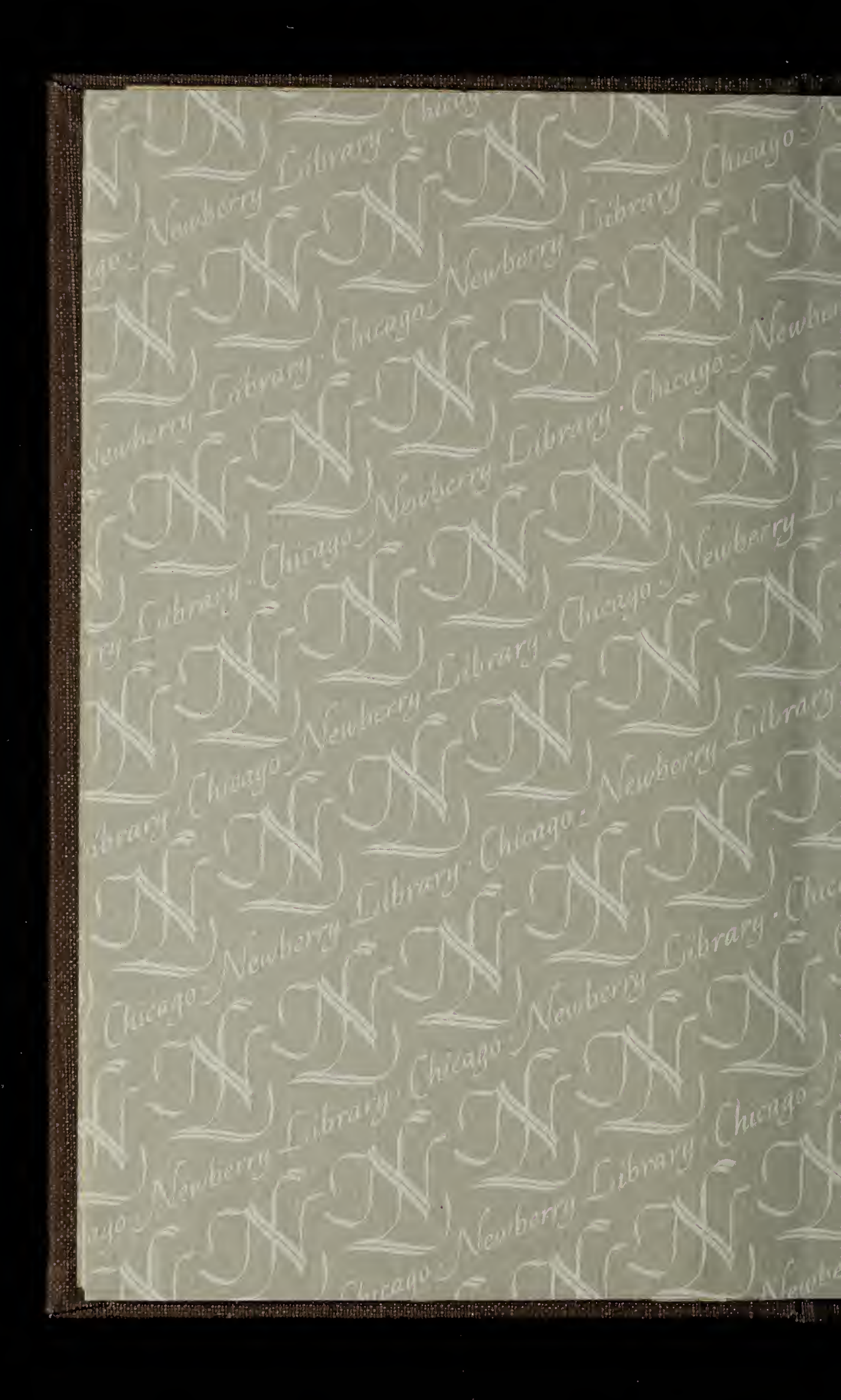
Avec ces beaux petits raisonnemens-là, vous fouteriez bientôt les armées en bringues ; mais si les armées ne vous font de semblables propositions, avouez qu'il est bien naturel de les encourager par toutes sortes de moyens Ce n'est point par un impôt de guerre comme le projettait dernièrement un ministre ; c'est par des sacrifices volontaires, c'est en reportant dans les trésors tout cet argent donné pour la descente en Angleterre. Demandez-le à ceux qui vous l'ont pris, et qu'ils le restituent. C'est foutre bien assez qu'ils volent en arrière de la loi, sans qu'ils vous pillent encore au nom de la loi.

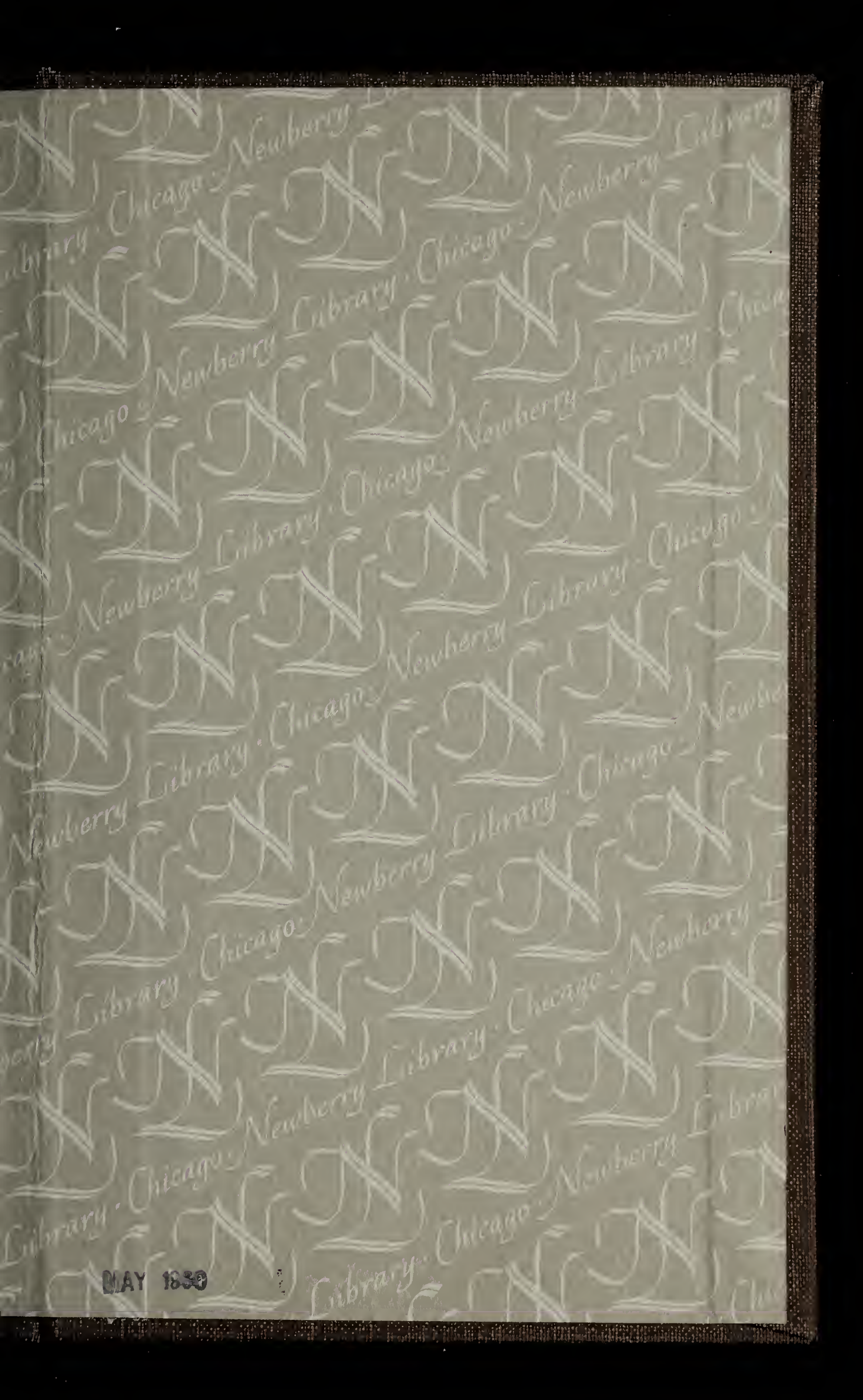
Je vois, tonnerre de dieu, et ça me fait plaisir, je vois qu'on ne cherche point à prendre des demi-mesures : que tout ira de mieux en mieux, quoique les plats valets de l'intrigue vous geulent aux oreilles : Oh que ça va mal ! qu'ils le fassent aller mieux, les bougres ! Savez-vous ce qu'ils feraient ? ils commenceraient par emporter le magot, et puis, bâillez, Colas ! j'ai fait le patriote pour vous piller. J'ai réussi, cherchez-moi où vous pourrez.

Voilà pourtant mes bougres de crussailleurs des raccommodeurs d'esprit public.... que le tonnerre de dieu les écrase.

JEAN-BART.

De l'imprimerie de MAKEY, rue Parchominerie, n°. 215.


Newberry Library · Chicago


Newberry Library · Chicago

